

CE QUE LA PHILOSOPHIE DOIT AUX FEMMES

De Laurence Devillairs et Laurence Hansen - Love

Un livre novateur

Cet ouvrage remarquable consacré à l'apport des femmes à la philosophie, a été écrit par un collectif de femmes, sous la direction de deux agrégées de philosophie. Les auteures veulent ici corriger cette idée reçue qui a subsisté trop longtemps à certaines époques et qui laisserait à penser que la philosophie est principalement une affaire d'hommes. Pourtant, ce livre qui englobe la période de l'Antiquité à nos jours, témoigne d'une pensée philosophique des femmes, toujours présente et riche. Il est intéressant de noter que les auteures ont étudié également la pensée philosophique des femmes en Chine et en Inde. Laurence Devillairs souligne : « *Etudier la part des femmes dans l'histoire de la philosophie exige donc de ne pas cantonner leur apport à certains domaines, celui de l'éducation et de la différence des sexes. L'apport des femmes à la philosophie est philosophique, et non pas féminin. Il n'y a pas de nature philosophique féminine, ce qui équivaldrait pour les femmes à occuper les annexes de l'histoire de la philosophie, c'est-à-dire à être délégitimées comme philosophes* ». Cependant, nous remarquerons que la seconde partie de ce livre est surtout consacrée aux féministes, dont certaines sont aussi philosophes ; leur but est de déconstruire le modèle homme -femme, père-mère-enfant, et créer un monde nouveau sans genre défini.

L'Antiquité

Il faut rendre hommage à ce précurseur que fut Gilles Ménage (1613-1692), pour avoir écrit son

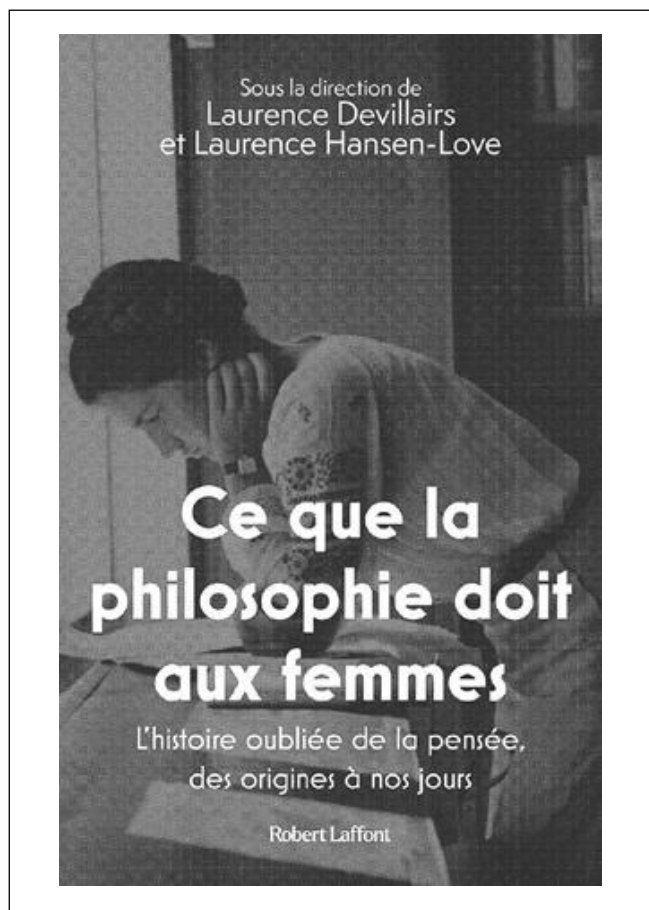
Histoire des femmes philosophes. Précepteur de Madame de Sévigné et de Madame de Lafayette, Gilles Ménage s'appuie sur des sources antiques, en particulier le traité d'Apollonios de Chalcedoine sur les femmes philosophes, mais aussi *la Souda*, encyclopédie de Philochore d'Athènes sur les femmes pythagoriciennes. Il y a plus de soixante-cinq femmes philosophes citées dans les livres des Anciens. En allant des présocratiques à la fin du néoplatonisme : « *Sur trente philosophes, un est une femme* » soulignent nos deux agrégées. Les femmes deviennent philosophes quand un proche parent est philosophe ; l'espace public étant masculin, et l'espace privé féminin, c'est par la famille que la femme devient philosophe. On retiendra Aspasia, mais il y en aurait beaucoup d'autres à citer ; selon Platon, Aspasia aurait été la rédactrice du célèbre *Discours sur les morts*, prononcé par son époux Périclès, et elle aurait aussi influencé Socrate.

Pierre Hadot a montré dans ses recherches que la philosophie dans l'Antiquité était fondamentalement « *une manière de vivre* », cette conception existentielle de la philosophie de partage de l'Antiquité gréco-latine à la Chine avec Ban Zhao (1^{er} s. Apr. J.-C.) et à l'Inde avec Maitreyi (VIII^e s. av. J.-C.).

Les avancées conceptuelles des mystiques occidentales

Dès le Moyen-Age, certaines femmes « *prennent la tangente à l'intérieur d'un destin de femme qui aurait pu être banal* », note Camille de Villeneuve.

Les couvents s'ouvrent aux jeunes filles sans dot qui ne peuvent se marier, et aux veuves ; là elles trouvent sécurité et dignité de vie. Les veuves se libèrent de la tutelle de leur famille, les premiers béguinages voient le jour. Désormais, dans cet espace protégé au cœur des villes, les femmes peuvent « *déployer leur vitalité intellectuelle* » ajoute Camille de Villeneuve. Les femmes mystiques et philosophes voyagent, écrivent, composent. Les abbesses ont une puissance très importante, comme par exemple Hildegarde de Bingen. Certaines femmes sont de grandes poétesses et écrivaines, comme Hadewijch d'Anvers, ou Christine de Pisan (qui n'est pas une mystique) ; cette dernière est la première femme à s'engager dans un débat intellectuel contre la misogynie du *Roman de la rose* note Camille de Villeneuve. Certaines mystiques s'engagent dans les combats politiques comme Catherine de Sienne, ou Jeanne d'Arc qui devient chef de guerre.



Laurence Devillairs souligne l'importance de la pensée des auteures telles que Hildegarde de Bingen, Catherine de Sienne, Marguerite Porète, Hadewijch d'Anvers, Thérèse d'Avila, Thérèse de Lisieux, et tant d'autres. Les écrits de ces femmes mystiques « *manifestent la volonté de rendre compte de ce qui excède les capacités humaines et jusqu'au langage lui-même. On aurait tort de ramener les discours des mystiques à un délire religieux, voire à une forme de sublimation sexuelle, et donc à une manière la plus éloignée qu'il soit concevable de la philosophie. Ce qu'elles formulent, ce n'est pas tant une théologie [...] qu'une anthropologie, une étude de l'être humain, articulée autour des relations entre sensibilité et intellect, charnel et spirituel, désir et transcendance, bonheur et volonté* ».

L'originalité d'un Dieu qui parle à l'homme tel un maître intérieur et qui sous l'influence augustinienne montre que toute représentation de Dieu est en réalité présence. « *Il aura ainsi fallu la révolution mystique pour constituer l'infini des métaphysiciens en un Dieu sensible au cœur et au corps* » conclut Laurence Devillairs. On notera avec intérêt que les féministes n'apprécient guère les penseuses mystiques, la féministe italienne Macciocchi compare même le « *délire des religieuses [...] au délire fasciste* ».

Les femmes à la conquête de la liberté

Marie de Gournay est éditrice, disciple et continuatrice de Montaigne. Elle écrit en 1622 son livre *Egalité des hommes et des femmes*. Moderne avant l'heure, elle plaide que la différence des sexes est une fiction, l'inégalité étant de fait et non de nature, propos dont on retrouve l'héritage chez Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième sexe*. Toujours au XVII^e siècle, Gabrielle Suchon est combattue par sa famille et le Parlement de Dijon ; femme libre et indépendante, elle publie plusieurs livres dont un *Traité de la morale et de la politique* en 1693. Pour Suchon, l'exercice philosophique est

indissociable de la curiosité, et non l'étonnement cher à Aristote, ou l'admiration importante pour Descartes. La philosophe défend une thèse originale sur le désengagement de la femme pour qu'elle obtienne la liberté et soit reconnue comme sujet, c'est-à-dire qu'elle doit renoncer à toute contrainte extérieure, et à tout assujettissement intérieur, le célibat étant la condition de la liberté, comme la rupture avec la famille. Comme le rappelle Laurence Devillairs, Foucault (post-structuralisme) postule que le XVII^e siècle « *ne célèbre le sujet [...] que pour mieux l'assujettir* » ; ce qui est flagrant pour les femmes en particulier. L'« *utopie du célibat* » de Suchon esquisse les « *contours d'une finalité de l'histoire [...] la possibilité d'un futur autre* ».

L'universalité des droits humains

La Révolution française fait espérer une libération de tous les êtres humains, cependant les femmes n'obtiennent pas ce qu'elles espèrent. Le caractère transgressif des femmes philosophes, et leur participation à une subversion historique, se manifestent non seulement par leurs écrits qui renouvellent les théories modernes de l'égalité, mais aussi par leur capacité à s'emparer du « *droit à philosopher* », sans attendre qu'il leur soit donné, « *sans en posséder nécessairement les titres ni les attitudes classiques* » notent nos auteures. Ainsi Olympe de Gouges et Mary Wollstonecraft, dès la fin du XVIII^e siècle, vont réfuter par la raison leur supposée infériorité intellectuelle.

Nos agrégées passent aussi en revue les grandes auteures : pour Germaine de Staël, l'émancipation de la femme est une question d'ordre individuel. Harriet Taylor, mariée à un aristocrate anglais, et maîtresse de John Stuart Mill, écrit un célèbre texte sur l'affranchissement des femmes, qui est publié en 1868 : les femmes passent « *d'objets de discours politiques et philosophiques au statut de sujets de leur histoire* ». Flora Tristan est une militante ouvrière et féministe, qui

annonce la Révolution de 1848. Fille illégitime d'un aristocrate péruvien, et victime d'une tentative d'assassinat par son mari, elle écrit son autobiographie, *Pérégrination d'une paria* (1838), où elle fait entrer le domaine privé dans le thème politique. Son texte, *L'Union ouvrière* (1844), qui veut organiser la lutte commune des hommes et des femmes exploités, tend à réaliser l'universalité politique des Lumières. D'autres femmes suivront dans cette mouvance toujours plus rouge ; Rosa Luxembourg, Alexandra Kollontaï, Louise Michel. Leur travail intellectuel est imbriqué dans une pensée révolutionnaire socialiste ; la pensée marxiste et le féminisme ont une alliance solide.

Quatre figures majeures du XX^e siècle

Hannah Arendt, Simone Weil, Simone de Beauvoir et Jeanne Hersch ont prouvé par leurs réflexions profondes et originales que la pensée est « *désormais l'affaire de tous et de toutes* » note Laurence Hansen-Love. Beauvoir, la bourgeoise marxiste, et Hersch, la juive suisse socialiste mais opposée au communisme et au totalitarisme, sont toutes deux existentialistes : « *Faire de la philosophie c'est [...] traduire une doctrine en un exercice de liberté* » écrit Jeanne Hersch. De ces quatre philosophes, seule la marxiste Beauvoir est féministe ; ni Hannah Arendt, la femme de l'action politique, ni Simone Weil la mystique et sa métaphysique de la liberté, ni Jeanne Hersch qui en appelle à notre responsabilité d'être humain, ne ressentent « *le malheur et l'indignité d'être née femme* » souligne Hansen-Love. Cette dernière ajoute qu'un fait en particulier rapproche ces quatre femmes, celui de considérer que la philosophie est un choix existentiel, un « *vécu* » qui « *engage* ». La pensée découle d'un choix existentiel fondamental, éthique et affectif, qui fera refuser à Hannah Arendt et Jeanne Hersch le titre de « *philosophe* ». Comme le rappelle Hansen-Love, la « *philosophie ne s'enseigne pas* » (Kant).

Nos quatre philosophes peuvent se rejoindre sur la thèse de Hersch : « *Il pourrait y avoir contradiction entre Vérité et Liberté* ». Platon disait que « *les dieux ne philosophent pas, puisqu'ils sont sages et qu'ils possèdent la Vérité* » (Hansen-Love). « *Le mal, c'est l'absence de pensée* » et « *la vérité une, si elle devait exister, ferait l'effet d'une catastrophe* » postule Harendt. A l'encontre de Platon, Harendt écrit : « *L'opinion et non la vérité est une des bases indispensables de tout savoir* ».

Le corps et ses définitions

Merleau-Ponty postulait que le « *corps propre* » s'élabore au gré des expériences et des interactions avec le monde. Toute la singularité du questionnement féministe se construit alors à partir des traces mêmes que l'oppression, la domination, la violence, ont laissé sur les corps neutralisés (des femmes) note Catherine Malabou. Pour contrer la pensée de Sartre qui considère que la féminin-passif n'est que l'« *autre* » du masculin-actif, Beauvoir désenclave la femme de la catégorie englobante de l'« *autre* ». La philosophe « *élabore le concept d'existence sexuelle* » qui réévalue en profondeur la question du corps féminin en affirmant que celui-ci a sa vie et ses exigences propres, irréductibles à la passivité et à la pénétrabilité. La philosophe Camille Froidevaux-Metterie y voit le début du « *tournant génital* » du féminisme.

La « *théorie des genres* » et le corps performé de Judith Butler proposent de sortir des limites du féminisme : « *[...] L'identité et la sexualité ne se construisent selon elle qu'à l'intérieur de relations de pouvoir existantes* ». La subversion est une issue à la norme imposée (homme-femme), le *drag* qui, comme les hétérosexuels, répète la norme, arrive grâce aux répétitions successives à créer d'« *inattendues permutations* » ; « *la performance de genre ratée* » du *drag* révèle selon Butler, que le genre n'existe pas, puisqu'il n'est qu'imitation d'un modèle parfait introuvable. Si le genre n'est

que la construction factice issue d'un rapport dominés-dominants, sujet et objet, alors tous les genres imaginables trouvent leur légitimité. Butler va jusqu'à affirmer qu'il n'y a pas de « *formes corporelles, même envisagées au pluriel, qui pourraient être identifiées paradigmatiquement comme humaines* ».

Ecoféminisme, sorcières, anticapitalisme, Meeto

Ce livre passe en revue les femmes impliquées dans la défense de la terre, bien que certaines n'aient pas de lien ni avec la philosophie ni avec le féminisme : ainsi la remarquable biologiste américaine Rachel Carson (décédée en 1964), pionnière dans la dénonciation des effets dévastateurs des pesticides sur les oiseaux et la biodiversité. La féministe Françoise d'Eaubonne (décédée en 2005) en appelle au grand renversement, voyant dans l'exploitation de la femme par l'homme et l'exploitation de la nature par l'homme « *l'illimitisme de la société patriarcale* » ; elle prône « *le féminisme ou la mort* ». Carolyn Marchant voit une corrélation entre les chasses aux sorcières et l'avènement d'une société de savants qui ont détruit la Terre-Mère. Le mouvement *Reclaim* (Emilie Hache) réhabilite les sorcières et appelle à un « *changement complet de paradigme* » sans retour en arrière, et sans identification à un genre donné. Le capitalisme doit disparaître comme le patriarcat. Le grand effondrement souhaité de la famille traditionnelle, du capitalisme, du genre homme-femme, rejoignent d'autres luttes, comme celles anti-racistes, qui ne sont plus des luttes sociales mais des luttes de « *groupes de statut* » (gay, noir, femme, trans...).

La professeure de philosophie Debra Jackson raconte comment est né dans un séminaire universitaire américain en 2018, le concept de harcèlement sexuel. C'est le début de Meeto, « *écho démultiplié des revendications féministes des années 70* » écrit Marie Chartron.

Le viol est un « *impensé en philosophie* » ajoute notre auteure, seule la violence est conceptualisée en philosophie depuis l'Antiquité. Le viol est reconnu aux Etats-Unis comme crime de l'inégalité. Foucault postulait que « *tout est pouvoir* » et sa thèse est vérifiée car, les viols sont aussi commis dans les autres communautés, pas seulement entre hommes et femmes. Or les féministes n'accordent le terme de viol qu'aux seules femmes violées par des hommes. Marie Chartron note que ce féminisme en devient dogmatique et impérialiste.

L'esprit des Lumières trop oublié

On peut regretter que la grande philosophe et féministe française Elisabeth Badinter ne soit pas citée dans ce livre, ou seulement dans une brève note de bas de page. C'est pourtant avec sa pensée éclairée par l'esprit des Lumières du XVIII^e siècle français que nous souhaitons conclure. Elisabeth Badinter regrette la disparition de l'Universel dans le débat des féministes, qui au lieu de voir ce qui rassemble les femmes et les hommes, et combien ils se ressemblent, ne cherche que la guerre impitoyable des sexes. Si les femmes européennes ont conquis tous les

droits et sont considérées comme les égales des hommes, elles le doivent à l'esprit des Lumières qu'on oublie trop aujourd'hui. Badinter s'oppose à la posture des féministes qui se considèrent comme les éternelles victimes des hommes : « *A vouloir ignorer systématiquement la violence et le pouvoir des femmes, à les proclamer constamment opprimées, donc innocentes, on trace en creux le portrait d'une humanité coupée en deux peu conforme à la vérité. D'un côté, les victimes de l'oppression masculine, de l'autre, les bourreaux tout-puissants* ». Pour elle, depuis longtemps dans les populations catholiques et juives, l'oppression des femmes n'existe plus. Les femmes sont capables d'arriver où elles veulent, sans avoir besoin de discrimination positive. « *Hommes et femmes ne constituent pas deux blocs séparés* ». « *Chaque fois que l'on fait passer nos différences avant nos ressemblances, on met le doigt dans un processus d'affrontement* ».

Clotilde ALEXANDROVITCH

« *CE QUE LA PHILOSOPHIE
DOIT AUX FEMMES* »

De Laurence Devillairs

Et Laurence Hansen-Love

Editions Robert Laffont, 2024, 22,50 €